

Dix pièces... pour tout de suite

Paul Lefebvre

Numéro 47, 1988

Sur le répertoire national

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28081ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (1988). Dix pièces... pour tout de suite. *Jeu*, (47), 123–127.

dix pièces... pour tout de suite

Je ne sais pas ce qui va se passer d'ici la fin du siècle. Et je n'ai pas envie de jouer aux devinettes : c'est trop aléatoire. Alors je dirais : dix pièces pour tout de suite. C'est un premier critère.

J'ai choisi des pièces qui me touchent, que j'ai le goût de (re)voir sur scène. C'est flou comme critère, je sais. En fait, ces pièces se divisent pour moi en deux grandes catégories. Il y a d'abord celles qui tendent vers ce que, dans mon jargon personnel, j'appelle l'oeuvre lisse : des oeuvres que je ne comprends pas, sur lesquelles, finalement, je n'ai pas vraiment de prise. Ce sont des oeuvres qui touchent ma douleur d'être et qui, à défaut de m'aider à la mieux comprendre, contribuent quand même un peu à me la faire davantage saisir. Il y a d'autres pièces qui me fascinent et que je souhaite voir (et faire voir : mon prosélytisme ressort comme ça quelquefois) : elles me semblent d'intéressants modèles réduits de ma société. Des pièces qui montrent les maladies sociales en allant au-delà de la description des symptômes. J'ai des regrets de ce côté : le désarroi moral, éthique et politique que je ressens ne trouve pas d'oeuvres québécoises qui me proposent des fables dont la représentation m'aiderait à y voir plus clair.

Parfois, le théâtre m'est exorcisme, parfois exercice. Les deux me sont nécessaires.

Pour la préparation de ma liste, je n'ai malheureusement pas eu le temps de relire tout ce que je voulais : les oeuvres de Jacques Languirand, de France Vézina, certains Gurik, certains Loranger. Les premières pièces de Sauvageau, le *Brutus* de Toupin et plusieurs autres pièces n'ont même pas eu droit à un coup d'oeil digne de ce nom.

Je relis ma liste et j'ai l'impression d'avoir triché. Plus de la moitié de mes titres ont dix ans ou moins. Il n'y en a qu'une qui date des années soixante et une seule autre des années cinquante. Ainsi, j'ai l'impression de ne pas avoir puisé dans notre répertoire dramaturgique national mais d'avoir surtout choisi des pièces sur lesquelles bien peu de poussière s'est encore accumulée. J'ai beau me dire que la production dramaturgique locale était peu abondante avant 1970, le problème, je crois, ne se résume pas à cela. Les images de notre réalité que proposent nombre de pièces des années soixante et soixante-dix ne collent plus tout à fait. Mais elles collent encore trop pour qu'une lecture principalement métaphysique se puisse faire. Je ne vois encore que les défauts des arbres et ne suis pas assez éloigné pour pouvoir contempler la forêt.

26^{ème}, *impasse du colonel Fotsy* de René-Daniel Dubois avec Serge Dupire et Élisabeth Chouvalidzé au Café de la Place en 1986. «La pièce arrive à fondre deux désarrois : celui de vivre et celui de créer du théâtre aujourd'hui.» Photo : André LeCoz.

J'avoue aussi avoir pris cet exercice un peu trop dans l'absolu, sans penser aux contraintes de notre pratique théâtrale. J'ai tendance à oublier que nos principaux lieux de création (à Montréal: le Théâtre d'Aujourd'hui, la Licorne, la Salle Fred-Barry, le Quat'Sous) ont moins de cent cinquante sièges et que de très nombreux textes créés dans ces salles auraient mérité une audience plus large. Les grandes scènes ne diffusent pas assez la dramaturgie québécoise; la Compagnie Jean-Duceppe reprenant *C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles* et le Théâtre du Nouveau Monde reprenant *les Feluettes* sont deux exemples exceptionnels de ce qui devrait être une pratique régulière. J'avoue ne pas très bien comprendre l'attitude des directeurs artistiques, car presque tous les grands succès de scène au Québec, depuis *Tit-Coq*, sont dûs à des textes locaux.

Il faudrait aussi entonner la plainte des mal créés. Parler de ces textes que tout le monde loue mais qui ont été créés dans des mises en scène faibles. Une bonne pièce mal montée est considérée à tort comme brûlée.

Je me suis emberlificoté en essayant de faire un ordre de préférence: pour les trois ou quatre premières, ça allait, mais pour le reste, ça devenait un peu absurde. J'ai donc décidé d'adopter le délicieux arbitraire de l'ordre alphabétique des auteurs.

1. Normand Chaurette, *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans.*

La pièce de Chaurette est un des plus formidables noeuds de la dramaturgie québécoise; tant de fils s'y emmêlent: le rapport entre l'art et la vie, la place du créateur dans la société, la mort, la folie, la naissance, l'image de rituels fondateurs. En plus, l'écriture de la pièce est révolutionnaire: une structure vertigineuse, une langue prodigieusement théâtrale qui tourne le dos à la dominante «écriture de la parole» et des personnages qui n'ont que peu de choses à voir avec le réalisme psychologique.

2. Jeanne-Mance Delisle, *Un reel ben beau, ben triste.*

Les dieux viennent de mourir et les hommes sont laissés à eux-mêmes: la folie, l'inceste et la mort se déchaînent. La violence de la pièce vient de très loin, elle est archétypale, irréductible à des schémas simples. J'entends la voix d'Artaud: «Je propose un théâtre où des images physiques violentes broient et hypnotisent la sensibilité du spectateur pris dans le théâtre comme dans un tourbillon de forces supérieures.» Je rêve d'une mise en scène aussi puissante que le texte. J'aurais pu aussi proposer *Un oiseau vivant dans la gueule* du même auteur. À Montréal, on ne l'a vue que trois fois dans un festival; la pièce a beau avoir été créée, elle n'a pas encore été vraiment présentée, ce qu'il faudrait absolument faire.

3. Marcel Dubé, *Au retour des oies blanches.*

Le problème, avec le théâtre de Marcel Dubé, c'est sa grande maladresse dramaturgique; les personnages disent tout directement (l'auteur a déjà fait le travail du spectateur), certains rôles frôlent la caricature, et il y a parfois des revirements de situation difficiles à avaler. Mais si Dubé, malgré cela, a eu du succès, c'est à cause de la justesse de ses drames. Je souhaite que l'on puisse passer par-dessus les défauts de l'oeuvre pour écouter sa voix. Si la Nouvelle Compagnie Théâtrale n'avait pas monté *Florence*, il y a deux ans, c'est probablement le texte que j'aurais choisi. Si je me suis retenu de proposer *Un simple soldat*, c'est que j'ai en ce moment mon quota de relations père-fils: j'attendrais un peu, question de ne pas banaliser cette pièce superbe où un fils tient à prouver à son père faible qu'il est comme lui un raté. J'ai choisi *Au retour des oies blanches*, parce que c'est là que Dubé s'est le plus approché de ce tragique qu'il cherchait tant. Dans le huis-clos étouffant d'une vieille résidence familiale, Geneviève arrache les masques qui font passer pour vivants les

cadavres en putréfaction qui l'entourent. Finalement, elle découvre qu'elle aussi est morte.

4. René-Daniel Dubois, *26^{bis}, impasse du colonel Foisy*.

Au coeur de la pièce, bien caché, il y a un grand cri ducharmien : prenez-moi et aimez-moi. La pièce, en fait, arrive à fondre deux désarrois : celui de vivre et celui de créer du théâtre aujourd'hui. *26^{bis}...* est à la fois un manifeste et le hurlement d'un grand blessé. Il y a aussi un Dubois à créer : la version pleine distribution de *Ne blâmez jamais les Bédouins*.

5. Réjean Ducharme, *HA ba!...*

Le diamant noir de la dramaturgie québécoise. Et, je crois, la pièce la plus épouvantable que je connaisse. Épouvantable au sens propre : cette pièce me fait peur. Je ne l'ai pas vue à la création, mais je suis sûr qu'on n'assiste pas à cette pièce impunément. C'est une mise à sac de la représentation : tant des masques sociaux que du langage dans son fonctionnement même, que du système monétaire, que, bien sûr, du théâtre. Écrabouiller tout ce qui peut s'appeler valeur d'échange, ne plus laisser là que la valeur d'usage, les choses en elles-mêmes, et montrer que ça aussi, ça blesse et ça tue.

6. Michel Garneau, *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*.

Des dialogues très simples, très denses, sur le temps, la vie, la poésie, la mort. La langue de Garneau à son plus beau. Il faudrait que la représentation ait le rythme lent des spectacles de Bob Wilson. Le théâtre poétique m'ennuie habituellement parce que joué trop vite ; c'est un théâtre qui n'arrête pas de mettre en action mon imaginaire, mais où on ne me laisse pas le temps de rêvasser.

7. Gratien Gélinas, *Bousille et les justes*.

Pas étonnant qu'on ait monté cette pièce en Europe de l'Est, c'est un prodigieux portrait



Passer la nuit de Claude Poissant, une production du Théâtre Petit à Petit. «Une interrogation brutale sur la création...»
Photo: Martin l'Abbé.



Encore cinq minutes de Françoise Loranger, créé au Théâtre du Rideau Vert en 1967. «[...] la force du drame de Gertrude mérite de prendre vie sur scène.» Photo tirée de *Théâtre du Rideau Vert — 25 ans*.

d'un contrat social déglingué: les institutions garantes du bien collectif (ici, la famille, la religion et le système judiciaire) ont été détournées au profit d'intérêts individuels. La construction est exceptionnelle (le premier acte est un chef-d'oeuvre d'exposition), et les dialogues sont délicieux. Je rêve d'un metteur en scène assez futé pour que ce portrait de la Grande Noirceur nous révèle quelque chose sur notre Petite Noirceur actuelle.

8. Claude Poissant, *Passer la nuit*.

Un groupe de gens créent un bar imaginaire pour vivre «autre chose»; or, ils n'arrivent qu'à reproduire ce qu'ils détestent de la «vraie vie». Entre autres parce que l'argent que coûte le rêve lui enlève son impossible pureté. Il y a là, bien sûr, une interrogation brutale sur la création, en particulier sur le théâtre, mais aussi le portrait inquiet de notre idéalisme naïf.

9. Michel Tremblay, *En pièces détachées*.

Les grandes pièces de Tremblay me parlent toujours et je (re)verrais avec plaisir, intérêt et émotion *Hosanna*, *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, *Damnée Manon, sacrée Sandra*. C'est pourtant *En pièces détachées* que je propose. Je sais que la pièce est problématique parce que les premières scènes (les hommes-sandwich de la version théâtre, la scène du club de la version télé et la scène du restaurant) ont mal vieilli. Mais les deux grandes scènes finales sont parmi les plus fortes de l'oeuvre de Tremblay. En plus, c'est une pièce sur l'impuissance et l'échec, deux réalités dont on refuse de parler en ce moment.

10. Il n'y a pas de dixième pièce ou, plutôt, il y en a plusieurs. Si la Nouvelle Compagnie Théâtrale n'avait pas devancé mes vœux, on aurait pu y trouver probablement *C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles* de Marie Laberge. Ce ne serait pas une mauvaise idée de reprendre *la Gloire des filles à Magloire* d'André Ricard. Beaucoup d'éléments du *Wouf Wouf* de Sauvageau me semblent en ce moment terriblement irritants: malgré tout, la pièce parle. Plusieurs choses me gênent dans *Encore cinq minutes* de Françoise Loranger, mais la force du drame de Gertrude mérite de prendre vie sur scène. Et puis, il y a toutes ces pièces très récentes qui méritent d'être lues à nouveau et diffusées plus largement. Je ne les nommerai pas toutes, mais je pense surtout à *la Contre-nature de Chrysippe Tanguay, écologiste* et à *la Poupée de Pélopie* de Michel Marc Bouchard, aux *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* de Normand Chaurette, au *Dernier Quatuor d'un homme sourd* de Francine Ruel et François Cervantès, à *Bilico/déjà l'agonie* de Marco Micone et au *Testament* de Bertin Saint-Pierre...

paul lefebvre*

*Rédacteur à *Jeu* pendant plusieurs années, chargé de cours en théâtre dans diverses institutions (dont le Cégep Lionel-Groulx et l'École nationale de théâtre), Paul Lefebvre, après avoir été chroniqueur de théâtre au réseau français de Radio-Canada AM, est actuellement chercheur à l'émission «Les Belles Heures», au même endroit.